Quand j'ai quitté le CM2, j'étais grand, et ma maîtresse, Nadine, me félicitait toujours.

Aujourd'hui, je suis au collège Camille-Claudel. Il y a mille deux cents élèves et je suis tout petit, pas grand du tout, le plus petit de la classe, le plus petit tout court.

Depuis le premier jour, je sens une menace, quelque chose qui me guette, d'invisible.

Tous les mois, je vais écrire quelque chose de très important, une rédaction pour moi tout seul, qui ne sera notée par personne, juste pour me souvenir. Je vais m'appliquer, comme Nadine me l'a appris, en cherchant les mots, en composant mes phrases.

À dix ans, j'ai demandé pour mon anniversaire un dictionnaire. Je l'ouvre, je lis, je recopie les mots et leur définition, pas toutes, mais celles qui me plaisent. Je dis parfois les

mots à maman, elle les répète, elle sourit, elle ne comprend pas. Elle parle mal le français.

Peut-être qu'à la fin de l'année, je donnerai mon cahier à Nadine et elle saura qu'elle s'est trompée : ça ne sert à rien d'avoir appris à lire, à écrire et à compter, ça ne sert à rien d'être bon élève.

Octobre
Le bruit

Dans le hall peint de couleurs vives et sales, les élèves sont agglutinés, une foule hurlante où je ne reconnais presque personne.

Les grands ne se parlent pas entre eux, ils rigolent très fort, ils crient comme si le reste du monde était sourd.

La plupart ne sont pas méchants, mais ils ne savent pas s'exprimer autrement. Certains se lancent des invectives, comme ils le font dans la rue ou en bas des immeubles, et les autres les imitent.

Invectives : paroles ou suite de paroles violentes lancées contre quelqu'un ou quelque chose ; injures, insultes.

Les petits sixièmes ne marchent pas, ils

courent, ils se balancent leur cartable, ils se bagarrent, ils jouent.

À l'école, c'était interdit. Ils le faisaient parfois, et moi aussi, mais Nadine était là, ou Jean-Marie. Ils fonçaient sur nous, ils grondaient, ils faisaient un peu peur, ils avaient de l'autorité, et nous, on obéissait.

Au collège, il y a deux adultes dans le hall et devant eux des centaines d'élèves. Alors, les adultes ne peuvent rien faire. Ils essaient quand même, ils s'énervent, un peu, beaucoup et, à la fin, comme ça continue à faire du bruit partout autour d'eux, comme les cartables se transforment en ballons de foot, comme tout le monde se moque de leurs crises de nerfs, le plus souvent, ils n'en font même plus, ils laissent tomber.

Les bandes de grands, je les appelle des meutes. Il y a des meutes plus dangereuses que d'autres. Il y en a une, surtout, dirigée par mon grand cousin Tarek. Mon frère Abdelkrim, qui est en quatrième, traîne avec eux. Je m'en doutais depuis l'année dernière, mais je ne voulais

pas y croire. Maintenant, je sais. Ils ont des blousons, des cheveux rasés, des yeux brillants. Ceux de cette meute-là, je l'ai remarqué dès le premier jour, ils ne baissent pas les yeux quand on leur parle. Ils n'ont jamais peur, de personne. Même leurs rires ne sont pas des rires, mais des rictus.

Rictus : sourire grimaçant exprimant des sentiments négatifs.

Tout le monde les respecte. Sauf moi et Antoine.

Le respect, c'est quand on croit que ce que dit une personne, ce qu'elle fait, est juste et bon. Moi, je respecte mon père, ma mère et Nadine, ma maîtresse de CM2, par exemple, mais Tarek et sa meute, je ne les respecte pas. Ils ne sont ni bons ni justes. Ils te regardent de leurs yeux fixes et tu sais qu'ils sont prêts à frapper si tu croises leur regard. Je fais tout pour les éviter.

Pour me faire entendre, même pour dire salut à mon copain Antoine, je suis obligé, moi aussi, de crier, sinon Antoine n'entend rien. Il est toujours au même endroit contre l'un des